

Flandres belges, la colombine est surout recherchée pour les plantes industrielles, telles que lin, colza, etc. ; quand on peut se la procurer en quantités suffisantes, on s'en sert de préférence pour les récoltes de lin, à la dose de 20 à 25 minots par arpent. Sur les céréales en retard, on se contente d'une dose de 6 à 10 minots.

Olivier de Serres, qui tenait la colombine en haute faveur, affirmait qu'elle convenait essentiellement aux vignes et qu'elle donnait de la qualité aux vins, M. le comte Odart lui attribue, au contraire, une influence fâcheuse et recommande de ne pas l'employer seule sur les vignes. Nous appelons donc sur ce point l'attention des vigneron de la Haute-Garonne qui l'appliquent communément au potager, au lin et à la vigne.

La colombine fraîche ne convient pas aux récoltes ; il faut de toute nécessité qu'elle soit desséchée et pulvérisée le mieux possible. Dans les temps de sécheresse soutenue, elle n'agit pas ou n'agit guère ; quand une pluie arrive quelques jours après l'épandage, l'effet est rapide et merveilleux ; mais par cela même que l'effet est rapide, il y a peu de durée. Le plus souvent on sème la colombine sans l'enterrer ; quelquefois cependant on la recouvre par un léger coup de herse. On perd beaucoup à trop la recouvrir.

Dans la culture potagère, la colombine rend de grands services. Voici, selon nous, la meilleure manière de s'en servir : On la pulvérise bien et l'on en jette quelques poignées dans l'arrosoir. On la délaye dans l'eau et l'on arrose avec le goulot le pied des plantes que l'on veut faire pousser, elle précipite le développement de tous les légumes, mais son effet est surtout remarquable sur les plantes de la famille des cucurbitacées, telles que courges, patirons et concombres, et aussi sur les oignons.

#### Poulaitte ou poullnée.

C'est le nom que l'on donne aux déjections des poules et des dindons. La poulaitte ne vaut pas la colombine, mais elle s'en rapproche beaucoup. On doit s'en servir exactement de la même manière, sur les mêmes récoltes et dans les mêmes circonstances. Nous ajouterons qu'elle est très-favorable au chanvre, et, à ce propos, nos lecteurs se rappelleront que le chènevis fait assez souvent partie de la nourriture des poules. L'application de la poulaitte aux chènevères est donc une restitution normale.

Les excréments d'oies et de canards ne sont recueillis qu'accidentellement, parce que ces volatiles sont plus souvent hors de la ferme que dans l'intérieur. Quand on nettoie les loges, on doit jeter les déjections sur le fumer, ou dans l'eau des citernes. On les redoute beaucoup sur les prai-

ries, parce qu'elles y tombent à l'état frais : il en serait ainsi des déjections de pigeons et de poules, appliquées dans le même état. Donc, de ce que les excréments de canards et d'oies surtout font du mal à l'herbe, il ne faut pas conclure au rejet pur et simple de ces excréments. S'ils étaient desséchés, ils ne seraient pas à dédaigner.

#### Guanos.

On nous permettra de ne point classer cet engrais parmi ceux du commerce. Si les hommes l'exploitent, le transportent et le vendent, il n'en est pas moins vrai qu'ils ne sont pour rien dans sa fabrication, à moins qu'ils n'y mettent de temps à autre la main pour le frauder. Ce sont les oiseaux de mer qui l'ont fait ; c'est une colombine, une poulaitte particulière, un amas d'excréments qui datent de plusieurs siècles et qui rendent aujourd'hui de signalés services à l'agriculture. Ces excréments sont-ils fossiles ou ne le sont-ils pas ? Peu nous importe, ceci n'est point notre affaire ; l'essentiel c'est qu'ils fassent pousser de bonnes récoltes et ne coûtent pas trop cher, car en agriculture, nous cherchons le bénéfice net avant la gloire, et du moment que le prix de revient des fumures compromettrait le profit, nous en ferions peu de cas.

Il en est du guano comme de tous les engrais. Sa qualité est nécessairement surbordonnée à la nourriture des oiseaux qui l'ont fourni et aux circonstances au milieu desquelles il s'est conservé jusqu'à ce jour. Les oiseaux de mer qui ont le mieux vécu ont fourni le meilleur guano ; les climats sous lesquels il est tombé le moins de pluies sont ceux qui naturellement possèdent les dépôts de guano les moins lessivés et par conséquent les plus riches en sels solubles et les plus énergiques. On s'explique, d'après cela, les distinctions de valeur établies entre les différents guanos, selon les lieux de provenance.

Les principaux dépôts de guano se trouvent dans certaines îles de la mer du Sud, sur les côtes du Pérou et sur quelques points de la côte d'Afrique. M. de Humboldt qui avait été témoin des excellents résultats obtenus chez les Péruviens avec cet engrais, le signala de suite à l'attention des cultivateurs de la vieille Europe, dans les premières années de ce siècle, mais l'introduction se fit longtemps attendre. Il n'y a pas plus de quinze à vingt ans que nos cultivateurs connaissent cet engrais. Aujourd'hui, la consommation que l'on en fait est énorme ; malheureusement, l'appât du gain et la fièvre de la concurrence ont amené la fraude et affaibli la confiance des cultivateurs. Il existe sans doute des moyens de distinguer le guano pur du guano falsifié, mais les praticiens ont bien rarement recours à ces moyens

qui ne leur paraissent pas assez expéditifs. Leur grand tort, à nos yeux c'est de recourir au bon marché. À notre avis, quant à présent, les meilleurs guanos sont précisément ceux qui coûtent le plus cher. Nous consignons un fait, rien de plus, fait qu'il serait imprudent de convertir en règle invariable. Les cultivateurs n'ont ni le temps nécessaire, ni les connaissances voulues pour dépister les fraudeurs d'engrais ; ce travail délicat incombe naturellement à l'administration, à titre de devoir. La composition des guanos du Pérou et d'Ichaboë est connue ; on peut donc les prendre pour types.

Les bons guanos contiennent surtout des phosphates terreux et des sels ammoniacaux, auxquels il faut ajouter des sels de soude, de potasse, du plâtre ou sulfate de chaux, de l'humus et de l'eau. Hodges nous dit que dans les contrées, comme le Pérou, où il pleut rarement, les parties solubles des excréments desséchés par la chaleur du soleil subsistent pendant des siècles et que les matières qui contiennent de l'azote, ne se changent pas en composés volatils, de sorte que l'odeur d'ammoniaque se fait à peine sentir dans les échantillons bien conservés de guanos du Pérou, tandis que ceux qu'on apporte des endroits qui ne sont pas situés aussi favorablement pour leur conservation, ne contiennent presque plus de sels alcalins et répandent une forte odeur d'ammoniaque par la décomposition des matières azotées.

Le guano agit rapidement et dure peu. Il ne doit pas dispenser l'emploi des fumiers ordinaires ; les cultivateurs flamands ne l'ignorent pas et ne s'en servent qu'à titre d'engrais supplémentaire qu'ils sèment à raison de 300 ou 400 lbs par arpent, en automne, en hiver et surtout au printemps, parce que l'humidité de ces saisons favorise l'action de cet engrais pulvéulent. Quand on le répand sur une terre nue, on le recouvre de suite par un léger trait de herse, puis on ensemence ; quand on le répand sur des récoltes levées, on se dispense de l'enterrer. M. Fouquet constate que dans les Flandres on applique le guano aux céréales d'automne et de printemps, aux betteraves, aux pommes de terre, au colza, aux jeunes trèfles ; mais on l'évite dans la culture du lin, en terre légère surtout, parce qu'il altère la qualité de la filasse. Le guano est plus favorable au développement de la feuille qu'à celui de la graine.

Nous ajouterons que le guano produit d'excellents effets dans les champs de blé d'indeet sur les prairies naturelles. Dans les Campines anversoises et limbourgeoises, où l'on crée d'immenses prairies, on l'a employé d'abord isolément sur les terres sablonneuses ; mais on a remarqué qu'il ne faisait prospérer que la houque laineuse et la